

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
XV : fin prématurée d'un journal intime

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 156-158

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

XV

Fin prématurée d'un journal intime

Dimanche, 18 octobre.

Depuis que je suis au Collège, c'est la première fois que je réussis à écrire deux mots sur ce journal. Je n'ai jamais un instant de liberté. De nuit, je ne puis écrire, parce que la veilleuse du dortoir éclaire très peu ; et de jour encore moins, car tous les autres viennent voir ce que j'écris, et ça me trouble.

La vie ici-dedans est insupportable : on est beaucoup trop surveillés, et on ne peut faire que de petites farces insignifiantes, comme le truc des nœuds aux chemises de nuit ou celui des cailloux dans les souliers, ou bien se gicler un peu d'eau, le matin, lorsqu'on se lave.

Lundi, 19 octobre.

Finalement, j'ai trouvé un moyen d'écrire librement. Comme le professeur d'histoire est très myope, je suis tout à fait à mon aise pendant qu'il explique la leçon. Je n'ai pas honte de faire cela, parce que les autres élèves font la même chose, si ce n'est pire : ils jouent à la bataille navale ou à pair et impair pendant tout le cours d'histoire.

Mardi, 20 octobre.

Hier, il m'en est arrivé une jolie ! — J'avais écrit à la maison une longue lettre, à peu près en ces termes :

Ma chère Maman,

Je t'écris pour te faire savoir qu'au Collège on est très mal, parce qu'il y a le Directeur qui est terrible et les collégiens qui sont tous des cafards.

Quant au manger, il a un goût de graisse qui m'empêche de digérer, et la viande est toujours dure comme une semelle.

Les professeurs sont tous des distraits qui ne se rendent pas compte de mon intelligence et me traitent comme n'importe quel autre élève. Je te prie de m'envoyer du chocolat et quelques pots de confiture, si tu ne veux pas que j'attrape une faiblesse d'estomac. — Mille baisers affectueux,

Pippo.

Je mets ma lettre dans l'enveloppe et je la consigne à la Secrétairerie pour qu'ils l'envoient Mais, moins d'une heure

après, voilà qu'on m'appelle chez le Directeur. J'y vais et je trouve le Directeur, les yeux hors de la tête et ma lettre à la main, qui me dit : « Que ce soit la dernière fois que tu écris des lettres impertinentes et menteuses comme celle-ci ! » — Et il me déchire la feuille sous le nez. Moi, j'ai répondu : « Si j'avais su que vous lisiez les lettres, j'aurais écrit tout différemment. J'en écrirai tout de suite une autre, et vous verrez que ça ira très bien. »

Mercredi, 21 octobre.

J'ai refait ma lettre à maman, en changeant tout, et j'espère que, cette fois-ci, ça peut aller. — Voici ce que j'ai écrit :

Ma chère maman,

Je t'écris pour te faire savoir qu'au collège on est très bien, parce qu'il y a le Directeur qui est un ange et les collégiens qui se feraient tous couper en morceaux plutôt que de cafarder.

Quant au manger, il a une saveur surprenante, et la viande est si tendre qu'elle fond toute seule dans la bouche.

Les professeurs sont très sympathiques et me traitent d'égal à égal, parce qu'ils se rendent compte de mon intelligence. Je te prie de m'envoyer du chocolat et quelques pots de confiture, non pas pour moi (je mange déjà trop), mais pour en faire cadeau à mes chers professeurs. Mille baisers affectueux,

Pippo Lablague.

P. S. — N'oublie pas que je m'appelle Lablague.

J'ai consigné cette lettre à la Secrétairerie, mais avec l'enveloppe ouverte, afin qu'ils puissent lire librement, maintenant qu'il n'y a plus rien de mal.

On ne m'a pas appelé en Direction : c'est la preuve que, cette fois-ci, ils sont contents.

Vendredi, 23 octobre.

Voici ce qui est arrivé hier à la leçon d'histoire : un de mes camarades, qui s'appelle Stringhini, a introduit une souris dans le tiroir du pupitre professoral. Lorsque le professeur a ouvert le tiroir pour prendre son carnet, la souris a sauté dehors, au grand divertissement de tous.

« Quel est le vaurien qui a mis un rat dans mon tiroir ? » a demandé le maître d'une voix sévère. « C'est moi, s'écria immédiatement Stringhini, pardonnez-moi, Monsieur le Professeur ! » Et le professeur a répondu : « Ta franchise me plaît : pour cette fois, je te pardonne. »

Samedi, 24 octobre.

Puisque le professeur d'histoire tolère n'importe quelle plaisanterie, à la seule condition qu'on se dénonce, j'ai voulu, moi aussi, lui faire une farce, histoire de passer le temps.

Avant le cours, je suis allé près du pupitre, et j'ai attaché la plume à l'encrier avec un bout de ficelle. — Le maître, qui est myope, n'a pas vu le fil. Il a pris la plume en main, il a tiré, et l'encrier s'est renversé. Toute l'encre qu'il contenait est tombée sur son carnet, coulant de toutes parts. Avant même que le professeur n'ouvre la bouche, je me suis levé, j'ai levé la main et je me suis mis à crier : « Monsieur le Professeur, c'est moi ! »

Le maître, au lieu de me pardonner, a bondi, il m'a soulevé en m'empoignant au collet et m'a jeté hors de la classe.

Je ne puis comprendre pourquoi il est gentil avec les autres et ne se montre méchant qu'avec moi. Il faut bien admettre que le destin me persécute.

Ici se termine, brusquement interrompu, le Journal de Pippo Lablague.

Le lecteur se demandera anxieusement quelle raison a contraint notre héros à tronquer ainsi son oeuvre. La raison en est bien simple ; la voici :

Pendant que Pippo était en train d'écrire les lignes ci-dessus, les élèves placés derrière lui, allongeant leur cou pour lire ce qu'il écrivait, riaient comme des bossus. — Le professeur, bien que myope, finit par s'apercevoir de quelque chose. Il s'approcha sur la pointe des pieds et prit possession du fameux Journal.

Ce livre extraordinaire fit, pendant longtemps, la joie du Directeur, des Professeurs, du Secrétaire et du portier. Mais on ne le restitua pas à son auteur.

Ce fut une grande injustice, à laquelle je me fais un devoir de remédier. Je me suis procuré ce chef-d'œuvre d'art enfantin, et je l'ai publié dans son texte intégral, sans en changer une virgule.

Antonio RUBINO
(trad. J. C.)

— FIN —